

**ALAIN
SAINT-SAËNS**

DEUX VEUVES

ET

UN OURAGAN

Presses Universitaires
du Nouveau Monde

2021

© Copyright Alain Saint-Saëns 2021.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in France and the USA by Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Monbeaulivre.fr.

Emails: punouveau monde@gmail.com; universitypresssouth@gmail.com

Visit our award-winning web pages:

www.punouveau monde.com

www.unprsouth.com.

Alain Saint-Saëns.

Deux veuves et un ouragan.

First Edition in French. Fiction Studies, 38.

First published in Spanish under the title: *Dos viudas y un huracán* by Prentice Hall Hispania/The University Press of the South, New Orleans, USA (ISBN: 978-1-937030-66-7, 2018).

174 pages

1. Literature. 2. Novel. 3. USA. 4. New Orleans. 5. Paraguay. 6. Asunción. 7. Love Story. 8. Rubén Bareiro Saguier. 9. Tulane University. 10. Alain Saint-Saëns.

ISBN: 978-9-403645-70-4
2021

À la mémoire de
Emilio Pérez Chaves
et de Ruben Bareiro Saguier,
poètes et amis paraguayens,
Français de cœur.

‘Je sais que mon corps est celui d'une faible femme,
mais j'ai le cœur et l'estomac d'un roi’.
Discours d'Elizabeth I^{ère} à Tilbury
(19 août 1588)

‘Il faut beaucoup de femmes pour réussir un homme’.
Daniel Pennac, *Aux fruits de la passion*
(Éditions des Maisons de la Presse : Paris, 1999)

*À Lourdes, ma princesse,
la Fabiola de mon cœur.*

CHAPITRE UN

Elle l'avait trouvé mort, pendu à la poutre de la cuisine. Il s'était tourné vers le mur, pour que la première image qu'elle eût de lui en entrant ne fût point celle de son visage tuméfié, de sa langue bleuâtre gonflée, de ses yeux gorgés de sang et exorbités. La chaise renversée sur le sol indiquait qu'il avait lutté pour se sauver de son acte insensé ou que, fidèle au destin qu'il s'était impart, il avait repoussé le siège, en un ultime geste de bravoure. Il avait laissé sur le lit, bien pliés, son meilleur costume et la chemise qu'il souhaitait porter pour son dernier voyage. Il avait choisi l'une des nombreuses cravates de Fête des Pères que son fils lui avait offertes. En général, il ne les aimait pas mais se faisait toujours un point d'honneur de les exhiber comme il l'eût fait d'une décoration, dans les grandes occasions. Assurément, son enterrement en serait une. Chose rare, il avait même ciré ses chaussures. Lustrées, elles brillaient sagement posées devant les jambes du pantalon de costume.

Sur l'oreiller appuyé contre le traversin, elle remarqua immédiatement la liste qu'il lui avait préparée et plantée au moyen d'une punaise, afin de s'assurer qu'elle ne glissât pas sous le lit, emportée par le courant d'air que ne manquerait point de provoquer l'ouverture de la porte d'entrée. Il y avait consigné tous les mots de passe de ses messageries digitales, les codes de son compte en banque et de son carnet de Caisse d'Epargne, et les numéros de téléphone de ses parents et de ses enfants. Ultime attention, révélatrice du soin qu'il avait apporté à la préparation de son départ: l'adresse des Pompes Funèbres locales et le numéro où elle pourrait les appeler.

Tous les frais de restauration, d'embaumement, de mise en bière et de levée et transport du corps avaient été acquittés la semaine précédente, comme elle le vérifierait le lendemain. Alors même qu'il lui jurait un amour éternel et une protection sans faille, il avait orchestré ses propres funérailles dans le moindre détail: l'entrefilet dans le *Times-Picayune* avait été rédigé et posté dans l'après-midi, la messe en latin à dire dans la cathédrale Saint-Louis réservée la veille, l'emplacement au

cimetière de Métairie payé comptant trois jours auparavant. Sa préférence s'était portée sur un coin retiré sous les arbres, bien ombragé, quelque peu en hauteur pour éviter que son cercueil ne navigât au gré des eaux, si un nouvel ouragan du type de Katrina ne venait à frapper La Nouvelle-Orléans dans les années à venir. On accédait au carré de gazon et à la plaque de marbre noir très sobre qui en occupait le centre par un petit pont de bois enjambant un canal intérieur, au bout du bout d'un petit chemin caillouteux.

Elle ne fut pas surprise d'apprendre qu'il avait englouti dans les préparatifs mortuaires jusqu'à son dernier sou. Elle le savait criblé de dettes, et il y avait fort longtemps qu'il ne répondait plus aux coups de téléphone des créditeurs qui le harcelaient sans relâche. Elle s'était bien rendue compte de son épuisement physique et nerveux aux plis de son visage qui s'étaient creusés, aux cheveux devenus plus rares sur le haut du crâne, mais de là à imaginer qu'il mît fin à ses jours...

Son divorce difficile d'avec son épouse, Ange McBride, l'avait profondément marqué. Il n'avait pas anticipé une telle

haine de la part de celle qu'il avait passionnément aimée et qu'il n'était toujours pas parvenu à oublier. Le rejet de ses trois grands enfants lui reprochant d'avoir brisé le foyer familial l'avait le plus touché. Il en était resté meurtri dans sa chair et brisé dans son âme. L'amertume avait pris place à la commissure de ses lèvres et il cachait mal son désarroi devant l'abandon des siens.

Devenu cassant et vite irritable, les résultats de ses ventes de voiture s'en étaient ressentis, et ce qu'il percevait comme de la méchanceté à son égard de la part de ses chefs de vente n'était peut-être que du courroux et de l'agacement face à un comportement intempestif envers les clients chaque jour de plus en plus inacceptable. Il n'ignorait pas que son poste était en danger et craignait de ne plus pouvoir payer son loyer et d'en être contraint à vivre dans sa voiture dont le leasing touchait à sa fin. Il était aux abois et n'avait pas supporté l'idée d'un hallali social.

Il admirait les Romains qui, dans l'Antiquité classique, mettaient fin à leurs jours au moment et à l'heure qu'ils avaient

choisis. Il ne se serait pas coupé les veines, après s'être manqué, sans doute volontairement, à peine âgé de dix-huit ans des suites de son premier grand chagrin d'amour. Avaler un mélange de barbituriques et de whisky ne l'avait pas inspiré non plus, son plus jeune frère ayant par deux fois échappé à la mort dans ses tentatives de suicide par ce biais. Quant à une balle dans la tête ou dans la bouche, c'était hors de question. Il ne voulait pas détruire le visage que sa compagne avait aimé.

La pendaison lui était apparue comme le moyen le plus rapide d'en finir avec l'entonnoir de sa vie. Il pensait, après avoir fait quelques recherches sur l'internet, qu'il ne souffrirait pas démesurément. Avec un peu de chance, il se romprait le cou immédiatement, et puis l'idée d'avoir une dernière érection lors du grand saut l'amusait fort. Il eut le temps de se dire qu'il avait vécu une vie vraiment peu banale et qu'il mourait en homme libre, fidèle peu ou prou à ses idéaux libertaires de l'adolescence.

Sa dernière pensée fut pour sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Il était heureux de savoir qu'elle n'apprendrait

jamais que son fils aîné n'était plus. Si 'le Paradis, c'était mourir satisfait', il en était aussi proche que possible en cet instant; il entra dans la mort les yeux ouverts, comme l'Empereur des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, son modèle antique.

CHAPITRE DEUX

Elle avait fait sa connaissance un dimanche de janvier à Assomption au Paraguay. Il cherchait une personne qui pût lui enseigner des rudiments de langue guaranie. Le Directeur de ses bureaux la lui avait chaudement recommandée. Elle était Licenciée en guarani et espagnol de la prestigieuse Académie Athénée de Langue Guaranie de la capitale et enseignait dans un collège public délabré de la grande banlieue.

Il était descendu, comme de coutume, au centre-ville à l'Hôtel Les Marguerites. Il y avait ses aises et en appréciait le confort simple et surtout les peintures de portes en haut-relief de Ramon Giménez. Elle l'attendait dans le petit Salon d'Accueil à la Réception. Il la trouva jolie et plutôt sympathique; elle lui confia plus tard avoir eu un choc quand elle le vit sortir de l'ascenseur, comme une prémonition qu'il serait le père de son fils. Assumant qu'elle devait être catholique, il crut bon de l'emmener écouter la grand-messe de onze heures à la Cathédrale. A l'entrée du somptueux édifice de

style jésuite, elle lui révéla qu'elle était en fait bahaie, pratiquante d'une foi apparue au Moyen-Orient en milieu musulman au XIX^{ème} siècle. Il n'en connaissait rien et cela ajouta à son charme et à son mystère. Pendant l'office, il eut l'impression qu'elle lui était destinée, et quand l'archevêque prononça son prénom, Fabiola, l'un et l'autre se regardèrent de manière simultanée.

Souhaitant lui faire plaisir, il lui demanda quel était son restaurant préféré à Assomption. Elle lui avoua, avec une franchise touchante, que lorsqu'elle arrivait à mettre un peu d'argent de côté pour se permettre un petit extra, elle aimait beaucoup inviter ses petits frères à Burger King. Il comprit alors qu'elle était pauvre mais bonne et il tomba éperdument amoureux d'elle. Elle avait vingt-cinq ans et était célibataire; il en avait cinquante-et-un et était mal marié à une femme qu'il aimait encore beaucoup. Les yeux fermés, il décida que la vie était trop courte pour s'interroger de trop et, en cette chaude journée dominicale de l'été paraguayen, il accepta de s'abandonner à la divine surprise.

Se sentant bien avec elle et voulant prolonger son enchantement, il l'invita à déjeuner au restaurant de l'hôtel, l'un des meilleurs de la ville. Le Chef de Rang, qui, avec le temps, était presque devenu un ami, fut aux petits soins avec son invitée. Heureuse comme Cendrillon au bal, elle s'extasiait de la beauté des assiettes et de la présentation des plats et souriait à son hôte avec une joie non feinte. Au lieu de vanter ses hypothétiques exploits commerciaux ou d'étaler ses diplômes et sa culture, il choisit de se taire et de l'écouter lui parler. Après tout, elle était venue pour passer une entrevue de travail.

Elle lui expliqua pourquoi elle avait choisi d'étudier la langue guaranie. Elle lui enseigna le rôle important que le guarani avait joué à travers les siècles et qui faisait des Paraguayens le seul peuple parfaitement bilingue d'Amérique Latine. Il savait que les Jésuites avaient établi le premier dictionnaire espagnol-guarani. Elle lui dit qu'elle aimerait un jour, si cela l'intéressait, lui montrer les ruines des monuments jésuites près de Saint-Ignace, dans le département de Missions,

où elle était née. Il buvait chacun de ses mots, se gardant bien de l'interrompre. Et puis elle commença à parler poésie.

Lui qui, à ses heures, se croyait poète et connaissait bien ses classiques, découvrait un monde inconnu qu'il n'aurait jamais imaginé aussi riche. Il y avait peu de convives dans le restaurant ce jour-là, le centre-ville d'Assomption étant traditionnellement désert les fins de semaine. Les serveurs s'étaient silencieusement rapprochés et rassemblés autour du Chef de Rang pour mieux écouter la jeune femme déclamer des vers de ses auteurs préférés. A leurs sourires de connivence, l'on devinait qu'ils n'étaient pas peu fiers de leur compatriote.

Renée Ferrer, Lourdes Espinola, Ruben Bareiro Saguier, Emilio Pérez Chaves. En l'écoutant citer tous ces noms qui lui étaient jusqu'alors parfaitement inconnus, il se mettait à rêver d'un banquet où, autour d'une table, eussent été rassemblés tous ces hérauts de la poésie paraguayenne. Quand elle eût fini, spontanément les serveurs et le Chef de Rang l'applaudirent. Ce dernier ajouta que Bareiro Saguier et Pérez Chaves, deux grands amis dans la vie, venaient de temps en temps déjeuner

en semaine et il proposa à Fabiola de les lui présenter. La jeune femme s'en montra ravie, elle qui désirait tant les connaître. Jacques la regardait en silence, émerveillé de son enthousiasme un brin juvénile. Elle lui rappelait son épouse Ange au même âge, et son cœur se serra.

Il aurait voulu que ce jour durât toute une éternité et il lui proposa donc de marcher un peu après le repas. Elle l'emmena à la Place Uruguayenne où ils s'assirent sur un banc. Elle lui parla de sa famille qui vivait à Rémansito, un quartier très pauvre des faubourgs d'Assomption. Elle avait sept frères et sœurs. Il pensa qu'il aimait bien son sourire. Ils entrèrent dans une des librairies hébergées sur la place et, cherchant à la mettre en valeur, il lui demanda de lui conseiller un roman paraguayen qu'il pourrait lire dans l'avion du retour. Elle lui choisit *L'hiver de Gunter* de Juan Manuel Marcos, justifiant son élection par le fait que la lecture de ce roman à tiroirs l'avait aidée à mieux comprendre les mythes paraguayens qu'elle avait étudiés pour sa thèse de Licence.

Quand elle monta finalement dans le bus de Villa Hayes qui allait la ramener chez elle, il se sentit plus jeune de vingt ans et se promit de féliciter son Directeur du choix de la jeune femme.

CHAPITRE TROIS

Fabiola avait gardé un bon souvenir du dimanche passé avec Jacques Valentin. Il lui avait un peu tourné la tête avec son flot de questions, mais elle avait été agréablement surprise de ses qualités d'écoute. Lui faire découvrir sa langue et sa culture ne pourrait que la combler de joie.

- Fabiola Cardozo ? Bonjour, Ruben Bareiro Saguier à l'appareil !

La jeune femme sentit battre son cœur à tout rompre. Elle faillit en lâcher son portable. Le Chef de Rang du Restaurant Les Marguerites avait donc tenu parole. Elle ne s'attendait certes pas, lorsqu'elle lui avait donné son numéro de téléphone, à ce que le plus grand poète du pays l'appelât quelques jours plus tard. Celui-ci la remercia en peu de mots, mais avec chaleur, de l'intérêt qu'elle portait à son œuvre et lui demanda de choisir un endroit où ils pourraient se rencontrer pour déjeuner le lendemain, si elle était libre, bien sûr. Ne voulant pas faire honte à son idole, Fabiola, toute émue, balbutia

‘Molino, si ça vous va...,’ se référant à la boulangerie de luxe sur l’Avenue de l’Espagne qui offrait du pain français à ses clients et faisait office de brasserie le midi. Elle y avait consommé une fois avec sa mère une délicieuse soupe au fromage, et elle se souvenait que le menu à la carte lui avait paru abordable en dépit de son budget des plus serrés. Elle se promit de refuser fermement de le laisser régler l’addition. Il lui faudrait être très prudente ensuite pour boucler son mois, mais l’occasion unique qui s’offrait à elle valait bien ce petit sacrifice.

Elle arriva une demi-heure en avance afin de s’assurer d’une bonne table qui ne fût ni trop ensoleillée, ni trop près de la sortie des cuisines. Elle n’attendit pas longtemps, il était à l’heure. Le poète, un peu voûté, marchait d’un pas fragile et mesuré. Il accusait ses quatre-vingts ans. Elle se réjouit cependant de ce qu’il ne s’habillât point comme un vieillard, mais portât un costume beige clair avec une cravate jaune qui lui donnait dix à quinze ans de moins. Lorsqu’il lui tendit la main, elle ne put contenir la bouffée de tendresse qui la